

sont restés où ils sont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matière. Les forges sont près des mines, et les toiles près des chanvres; mais les arts compliqués d'industrie et de luxe ne sauraient habiter les campagnes. Dispersez dans un vaste territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, et vous perdez Genève avec tous les métiers qui la font vivre. Dispersez dans les différentes provinces de France les soixante mille ouvriers courbés sur des métiers de la fabrique des étoffes de Lyon, et vous anéantirez le goût, qui ne se soutient que par la concurrence d'un grand nombre de rivaux, sans cesse occupés à se surpasser. La perfection des étoffes veut qu'elles se fabriquent dans une ville où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux dessins, l'art de filer les laines et les soies à l'art de tirer l'or et l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts et de métiers a dû passer un habit galonné, une veste brodée? Comment trouver au fond d'une province intérieure et centrale l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens et simples qui vivent isolés. Fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Établissez entre la capitale et les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités, des matières et des ouvrages. Mais encore n'éta-

blissez rien, n'ordonnez rien, laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie: vous aurez des manufactures; vous aurez une grande population.

Depuis long-temps les génies les plus profonds et les plus hardis dirigent leurs contemplations profondes vers l'origine des choses sans jamais y avoir pu atteindre. Les systèmes se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre, et il n'est pas sorti la moindre lumière de tant de recherches. Leurs auteurs sont tous heureux à détruire, aucun ne l'est à édifier; et les ombres sont aussi épaisses qu'elles pouvaient l'être avant qu'on eût rien tenté pour les dissiper. Les annales du monde ne nous ont pas même transmis la manière dont la terre s'est peuplée. Jamais on ne les voit remonter plus loin que la formation des villes. Mais alors les émigrations étaient à peu près finies; et les sociétés avaient pris une assiette solide et durable.

ix.  
Population.

Ce silence ouvrant une vaste carrière aux conjectures, beaucoup d'écrivains ont pensé que des hommes libres de choisir avaient dû se fixer d'abord sous les zones les plus tempérées ou les plus fertiles; et que leurs enfans n'avaient reflué vers les régions glacées, vers les régions stériles que lorsqu'ils s'étaient trouvés trop pressés près de l'équateur.

Une opinion dont au premier coup-d'œil la vraisemblance est si frappante n'a pas cependant



réuni tous les suffrages. Il a paru plus naturel à quelques philosophes de faire descendre la population des montagnes dans la plaine que de l'envoyer de la plaine dans les montagnes. A quoi, demandent-ils, se serait déterminée la jeunesse qu'on aurait poussée d'un climat sain et doux dans un climat dangereux et âpre, d'une vie molle et commode à une vie active et vagabonde, de la plus grande abondance à la plus extrême disette? Ces expatriés ne seraient-ils pas revenus sur leurs pas sans perdre un instant? n'auraient-ils pas massacré sans miséricorde tout ce qui aurait voulu leur fermer l'entrée de leurs anciens foyers?

Un troisième système a tenté de s'élever sur la ruine des deux premiers. Dans cet autre ordre de choses, les hommes n'ont pas autant voyagé qu'on le prétend. La plupart sont restés sous le ciel, sur le sol où le hasard les avait fait naître. Ce n'est qu'assez tard que l'inconstance, que l'ennui de l'uniformité, que l'attrait si puissant des nouveautés leur ont fait chercher d'autres alimens à leur inquiétude.

Laquelle de ces hypothèses qu'on veuille adopter, toujours paraîtra-t-il certain que les hommes durent être très-peu nombreux dans les premiers temps. Eh! comment auraient-ils pu se multiplier parmi les convulsions des élémens, au milieu des volcans, dans des régions la plupart submergées, sur une terre encore mal affermie, exposés aux attaques sans cesse renaissantes des bêtes féroces

et de leurs semblables? Ces sauvages n'avaient ni vêtement ni demeure pour résister à l'inclémence des saisons. C'était avec des instrumens de pierre ou de bois qu'il leur fallait fouiller un sol rebelle. Une heureuse expérience ne leur avait pas appris à distinguer les végétaux salutaires des végétaux nuisibles. Leurs fruits, s'ils en avaient, manquaient de saveur et de qualité; les arts les plus nécessaires leur manquaient aussi généralement que ceux de pur agrément. Que d'obstacles à la subsistance, et, par une suite nécessaire, à la population!

Tels furent pourtant les siècles de fer dont on voulut faire l'âge d'or. Une poésie mensongère inventa ou adopta cette fable séduisante, lui prêta ses charmes, et en fit le sujet le plus ordinaire de ses chants harmonieux. La jeunesse, qui se passionne aisément pour les tableaux rians, se prêta facilement à cette illusion. Elle devint chère aux gens vertueux que le mal physique et le mal moral affligent. Ceux dont l'imagination était ardente s'enflammèrent à l'aspect d'une chimère si bien assortie à leur caractère. Partout on aima une époque où la nature avait été plus belle, le ciel plus serein, l'air plus pur, la terre plus fertile; où la félicité de l'homme n'était jamais empoisonnée. Mais il faut à la philosophie un autre aliment que des fictions; elle veut des réalités, elle veut des vérités.

Dans ses principes, l'espèce humaine ne com-



mença à être quelque chose que lorsque ses besoins ou ses réflexions lui eurent enseigné à modifier, à tempérer, et, s'il est permis de le dire, à corriger la nature, à éclaircir les forêts, à dessécher les marais, à diriger le cours des rivières, à substituer les plantes utiles aux plantes nuisibles, à trouver des instrumens pour la culture et pour la pêche, à aiguïser des armes offensives et défensives, à apprivoiser ou à dompter les animaux, à former des sociétés et à leur donner quelque forme de gouvernement.

Tout paraît prouver que ce meilleur ordre s'établit d'abord en Asie. Cette grande partie du globe était moins exposée que les autres aux invasions si répétées et si funestes d'un Océan irrité. Le climat en était plus sain et le sol plus productif. Ces conjectures, tirées de la physique, sont appuyées par le témoignage de l'histoire, qui nous la montre couverte de peuples innombrables dans les siècles les plus reculés. Eût-elle gardé le silence, les monumens antiques qui s'y trouvent, tantôt réunis et tantôt épars, nous l'auraient appris? Les sciences et les arts y jetaient un éclat éblouissant, tandis que le reste de la terre était plongé dans la barbarie. Les hommes avides de connaissances les allaient puiser à cette source respectable; et ceux qui ne pensaient qu'à embellir leur vie, qu'à la rendre plus agréable, avaient recours à ses productions et à ses ateliers. Tant d'avantages l'exposèrent trop souvent au pillage et à l'invasion.

Les meurtres, les dévastations, les disettes, les maladies contagieuses, cette foule de fléaux qui accompagnent le brigandage et la conquête, ne lui firent pourtant éprouver que des calamités passagères. C'est encore, si nous ne nous trompons, la contrée de cette planète la plus riche et la plus peuplée.

Combien l'Afrique fut toujours éloignée de cette éclatante prospérité! Des sables arides, un ciel brûlant, l'insalubrité de l'air, d'autres causes encore en dûrent d'abord écarter les hommes et les empêcher ensuite de s'y multiplier. Toutefois ce serait une erreur et une grande erreur de penser que cette région fût, dans tous les siècles, dans l'état de dégradation où nous la voyons.

À l'orient ses rives et ses terres intérieures comptaient un plus grand nombre d'habitans, avaient des cultures plus animées avant que les Arabes, avant que les Portugais, avant que les discordes civiles eussent tout bouleversé, y eussent tout mis à feu et à sang. Trois à quatre millions d'esclaves que l'avarice européenne a transportés dans ses colonies ont fait de la côte occidentale un désert affreux. La ruine de Carthage replongea dans le néant les arts que cette république commerçante avait fait naître dans la Libye. Alors se fit dans la population un vide qui augmenta sans interruption sous le despotisme atroce des Romains, des Grecs, des Vandales, des Arabes et des Turcs. La tyrannie ou l'anarchie qui écrasent maintenant



ces provinces barbaresques doivent leur interdire jusqu'au moindre espoir d'un rétablissement prochain, et même éloigné. Quoique les ressources naturelles de l'Égypte l'aient préservée de l'opprobre attaché à la piraterie de ses voisins, elle est infiniment moins opulente, infiniment moins peuplée qu'elle ne l'était lorsque son activité, son savoir et sa sagesse servaient de modèle aux nations.

Il faut regarder maintenant comme démontré que le Nouveau-Monde est sorti long-temps après l'Ancien du sein des ondes. L'hémisphère que nous occupons était sain, défriché, embelli peut-être, tandis que l'autre hémisphère était mort sous les eaux, inculte sous les marécages, désert sous les ronces et sous les forêts. Le roi de la nature, l'homme même, n'avait pas encore tout-à-fait perdu la teinte d'une origine récente, lorsque les Européens abordèrent à ces plages naguère submergées. Il était faible, ignorant, et peu multiplié. Aussi n'opposa-t-il qu'une faible résistance aux aventuriers qui lui présentaient des fers. Toutefois le glaive ne fut pas émoussé par la soumission. Contre toute raison et contre tout intérêt, on précipita dans la nuit du tombeau la plupart des malheureux qui erraient sur ce sol sauvage.

Des blancs et des noirs se présentèrent pour remplacer ce qui avait été exterminé sans nécessité. Avec le temps on a vu se former au nord de l'Amérique des sociétés nombreuses, industrieu-

ses, civilisées qui l'ont mille fois dédommagé de quelques pêcheurs, de quelques chasseurs qu'il avait perdus. Un grand archipel où végétaient un petit nombre d'automates plongés dans l'ennui, dans l'insouciance et dans l'inertie, est devenu le théâtre des plus immenses travaux, une source inépuisable de productions et de richesses. Si les contrées méridionales de cette quatrième partie de la terre n'ont pas éprouvé une révolution aussi heureuse, c'est aux vices de l'administration espagnole, c'est aux vices de l'administration portugaise qu'il faut l'attribuer. Que ces deux puissances abjurent leurs erreurs funestes, qu'elles adoptent des maximes judicieuses, et bientôt leur trop vaste empire sortira du néant où leurs fureurs l'avaient plongé, où leur indolence le retient.

Mais l'Europe, cette Europe qui concentre nos affections et nos intérêts, qui fut la patrie de nos pères et qui est la nôtre, eut-elle dans les temps anciens une population supérieure à celle que nous y voyons? On l'a cru jusqu'ici assez généralement sur la foi de quelques historiens crédules, exagérateurs et remplis de contradictions. Pour pouvoir juger du degré de confiance que ces écrivains méritent, examinons si les siècles reculés dont ils parlent étaient plus favorables que les siècles modernes à la multiplication de l'espèce humaine. La sûreté publique y était-elle mieux établie? Les arts y étaient-ils plus florissans? La terre y était-



elle mieux cultivée? Les guerres y étaient - elles plus rares, moins destructives ou moins sangui- naires? D'une pareille discussion, faite sans partialité, sortira nécessairement la solution de ce grand problème.

D'abord, à ces époques éloignées la plupart des institutions politiques étaient très-vicieuses. Des factions continuelles agitaient ces gouvernemens mal ordonnés. Les guerres civiles qui naissaient de ces divisions étaient fréquentes et cruelles. Souvent la moitié du peuple était massacrée par l'autre. Ceux des citoyens qui avaient échappé au parti vainqueur se réfugiaient sur un territoire mal affectonné. De cet asile ils causaient à un ennemi impitoyable tout le dommage qui était possible, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution les mit en état de tirer une vengeance éclatante et complète des maux qu'on leur avait fait souffrir.

Les arts n'avaient pas plus de vigueur que les lois. Le commerce était si borné, qu'il se réduisait à l'échange d'un petit nombre de productions particulières à quelques terroirs, à quelques climats. Les manufactures étaient si peu variées, que les deux sexes s'habillaient également d'une étoffe de laine, qu'on ne faisait même teindre que fort rarement. L'industrie était si peu avancée, qu'il n'existait pas une seule ville qui lui dût son accroissement ou sa prospérité.

Il ne paraîtra guère possible que dans des régions où les jouissances étaient si bornées les terres

fussent exploitées avec vigueur et intelligence. Les cultures devaient être languissantes et peu étendues, même dans le très-petit nombre de cantons où la liberté, la propriété, l'égalité, la sûreté se trouvaient heureusement établies. L'homme qui aurait eu le moins d'éloignement pour le travail ne pouvait rien voir au-delà de sa subsistance et de ses besoins, très-resserrés par l'état des choses. Toutes ses facultés n'avaient pas été encore mises en action. Ses passions dormaient, si on l'ose dire. Elles furent depuis éveillées par cette foule d'objets séduisants qu'offrirent à son orgueil, à son avarice, à sa curiosité, à son inconstance, à tous ses penchans, les arts inventés ou perfectionnés. Alors, et alors seulement on vit se multiplier les denrées, dans l'espoir de les échanger contre des choses qui, dans l'opinion ou dans la réalité, avaient une valeur égale. Ainsi, quand l'imperfection de l'agriculture ancienne, le vice des principes qui lui étaient familiers, la défec- tuosité des instrumens qu'elle employait; quand aucune de ces connaissances ne nous aurait été transmise par des écrivains contemporains, nous n'en serions pas moins autorisés à penser que la première et la plus importante des sciences fut très-peu avancée dans l'antiquité.

Cette antiquité, dont si souvent on envie le bonheur, fut tourmentée par des guerres, sous tous les points de vue, plus redoutables que celles qui depuis ont affligé l'espèce humaine.



L'Europe était partagée en une infinité de peuplades libres ou asservies. Ces faibles sociétés se touchaient par tous les points. De leur voisinage naissait un sentiment de haine ou de jalousie qui les divisait sans interruption. Si, à l'exemple des grandes puissances, il leur eût fallu rassembler des troupes, former des magasins, pourvoir à l'entretien des armées, la réflexion eût calmé peut-être leurs ressentimens. Mais, comme dans ces petits états chaque citoyen était soldat, qu'on servait sans solde, et que les hostilités ne duraient que peu de jours, l'instant du mécontentement était l'heure de l'attaque. Des guerres si légèrement entreprises ne pouvaient être que fréquentes. Elles étaient aussi fort destructives.

Nos légions modernes ne sont composées que de mercenaires. Rarement, très-rarement le butin leur fut-il permis. Si l'on eût souffert qu'ils se fussent enrichis, qu'ils pussent seulement franchir les bornes du plus étroit nécessaire, la discipline se serait relâchée, ou les drapeaux auraient été abandonnés. Ce système s'est trouvé favorable aux contrées qui servaient de théâtre aux expéditions militaires. Leurs campagnes n'ont pas été ravagées, ni leurs habitations expoliées ou bouleversées. Tout s'éloigna dans les temps anciens de ces maximes de conservation. Des citoyens qui n'étaient poussés sur le territoire ennemi que par l'espoir du pillage, ou par le désir de la vengeance, ne manquaient jamais de se charger de

ses dépouilles et d'y détruire tout ce qui n'était pas de nature à être emporté. A ces dévastations se joignait trop communément un carnage horrible.

Les armées des anciens n'occupaient pas comme les nôtres un espace immense. Leurs bataillons, sur vingt, sur trente, sur cinquante de hauteur, ne présentaient jamais qu'un front étroit. Le choc de ces masses épaisses était terrible. Il n'y avait point de troupe, il n'y avait point d'individu qui ne combattît, et le plus ordinairement on se prenait corps à corps. C'étaient des espèces de duels, toujours longs et toujours opiniâtres. Il fallait vaincre ou périr; et la destruction d'un des partis, quelquefois la destruction de tous les deux, devenait le résultat d'un principe alors adopté par toutes les nations guerrières. Des batailles il s'était étendu aux sièges. A peine connaissait-on le nom de *capitulation*. Les places ne se rendaient pas, et c'était une nécessité de les emporter d'assaut. Hommes, femmes, enfans, tout se jetait souvent dans les flammes, pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur, pour ne pas orner son char de triomphe, pour ne pas traîner des jours languissans dans l'exil et la servitude.

Tant d'obstacles à la population chez les peuples anciens pourraient paraître compensés par quelques avantages qui leur étaient particuliers. Dans ces siècles reculés, l'Europe était divisée en un nombre infini de petits états. Ces faibles as-